

Gilbert
LACONCHE

LÉGENDES & DIABLERIES DE CORRÈZE



contes des veillées d'autrefois

éditions
VERSO

LÉGENDES ET DIABLERIES
DE CORRÈZE

LÉGENDES
DIABLERIES
DE CORRÈZE

Centre des archives départementales

8042

111295

LE JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ
DE MÉDECINE GÉNÉRALISTE

1970

1971

1972

1973

1974

1975

1976

1977

1978

1979

1980

1981

1982

1983

1984

1985

1739426

Gilbert
LACONCHE

823

LÉGENDES & DIABLERIES DE CORRÈZE

contes des veillées d'autrefois



DL-28 04 1994-11377

Quelques titres parus
VERSO

Le Maître de Chartres

Pierre DUPUIS

La découverte de la cité incontestable
de la construction de la Cathédrale de Chartres.

La Hache et le Missel

Frédéric BOURDIER

Frédéric, prêtre ouvrier creusois

De la Creuse à Paris à Pied

Jean-Michel AUXIÈTRE

Sur les pas de Martin Nadaud.

La revanche du Limousinant

Eugène DUTEYRAT

Un maçon creusois raconte...

Légendes et Diableries Creusoises

Gilbert LACONCHE

Légendes et Diableries du Cantal

Gilbert LACONCHE

Secrets anciens et pratiques diverses

Y'a plus de saisons !?

Jean-Pierre LEMARCHAND - Michel GALLIOT

La mémoire du climat Limousin
(Corrèze - Creuse - Haute-Vienne)

Le Moutier d'Ahun

Gilles ROSSIGNOL

Collection Richesses du Limousin
Un beau livre en couleur sur le célèbre monastère de Creuse.

Renseignements sur nos publications
Editions VERSO
Le Crouzat
B.P. 11 - 23150 AHUN

© 1994 Editions VERSO (Creuse)

ISBN 2.903870-64-0

Tous droits réservés

*A Michel ESTRADE
pour ses sages conseils
empreints du bon sens corrézien.*

*A la mémoire de Gaston VUILLIER
en hommage à son œuvre irremplaçable.*

J'aime les paysans ; ils ne sont pas assez savants pour raisonner de travers.

MONTESQUIEU.

C'est un grand devoir d'honorer le passé, de s'efforcer d'en conserver ou d'en faire revivre les belles traditions. Mais s'il faut s'attacher à ce passé, ce n'est point pour faire un retour en arrière, pour reculer, c'est au contraire pour trouver dans l'exemple de ses gloires respectées, dans la contemplation de ses grandes qualités, une vitalité intellectuelle particulière, un sens élevé des êtres et des choses capables de faire de nous des modernes dignes de nos aïeux.

Georges LAFENESTRE.



18. Une Noce à la Campagne

Photo de Messet et Gagnaire, Brive

80

Préface

Un matin d'automne, j'allais à Tulle, en empruntant la route sinueuse qui descend par Bourganeuf. Ai-je eu le sentiment de franchir des frontières départementales en passant de la Creuse à la corne de la Haute-Vienne, puis en Corrèze ? J'en doute.

Mais, ce qui, en revanche, est certain, c'est que dans cette belle lumière matinale, irisée par les brumes, je ressentis que je n'étais plus en Creuse, mais en Corrèze, sans pour cela avoir eu recours aux panneaux indicateurs. Même, si rien, apparemment, ou si peu, dans le paysage, ait pu marquer une réelle différence, quelque chose cependant avait changé, au-delà du relief et de la trace physique de l'œuvre des hommes, j'oserais dire : l'empreinte de l'âme de celles et ceux qui ont vécu « un pays », une terre, un espace de temps et de lieu.

Et si le fonds des légendes et des croyances populaires s'apparentait à cela ?

On le croit, à première vue, commun à plusieurs régions, à des variations près, ce qui procède du fait que presque partout en France, les mœurs, nuancées de coutumes locales, ont pareillement évolué ; et que les colporteurs ainsi que la diaspora (auvergnate ou limousine par exemple), pour ne citer qu'eux, ont contribué à fixer.

Mais il n'en demeure pas moins, en dépit des découpages administratifs, que la Corrèze a, sur une partie de son pourtour, vallées et plateaux qui forment des frontières presque naturelles et des spécificités locales, qui ont quasiment fondés un « pays », et qui contribuent également au ressenti d'être « en Corrèze » ou d'être « de Corrèze ».

Les particularités géographiques et géologiques, historiques et ethniques, en un mot les hommes et leur histoire, engendrent des variantes de légendes, de croyances, de coutumes d'habillement, de danses... L'exemple de l'architecture est, à cet égard, significatif : toutes les maisons françaises ont au moins un toit et des murs, mais rien ne se distingue mieux d'un habitat corrézien qu'une ferme bressane, ou qu'un mas provençal.

Mais c'est, peut-être, à notre incomparable patrimoine culinaire national que je préférerais comparer celui des légendes et des croyances de France. Sa renommée de richesse et de variété, tient surtout aux particularismes régionaux. Au-delà des ressemblances, au sein même d'une région, ce sont les nuances qui différencient les recettes et composent la variété des saveurs... et le supplément de charme comme le sont la liqueur de noix et la moutarde violette de Brive.

Tout cela pour dire que je ne perçois guère « d'entité légendaire limousine » en tant que région, mais que je distingue bel et bien des « individualités » approximativement départementales, même si un ancestral tronc commun les lie comme l'eau d'un même fleuve traverse et relie des terres voisines.

C'est en tout cas, le choix de ma démarche qui s'applique à établir une carte d'identité du patrimoine des légendes, où se dessinent les traits dominants et les particularismes sans pour autant se vouloir être un répertoire exhaustif. Car, s'il me fallait les recenser toutes, ce serait des milliers de pages qu'il me faudrait remplir.

Mais ce qui m'attache le plus à ces récits et à cette « culture » superstitieuse, c'est qu'elles révèlent surtout l'âme d'un peuple, plus encore qu'elles recèlent un fond de vérité et transmettent une part d'histoire. J'y retrouve des hommes et des femmes, des caractères et des personnalités, et une « spiritualité » dont notre époque semble manquer...

Cela je le ressens fortement du patrimoine oral légendaire de la Corrèze, qui n'est pas un des moindres, aux racines tenaces et vives, à l'égal parfois des plus connus de certains « pays » de France, même si, en visitant la Corrèze d'aujourd'hui « l'étranger » pourrait douter qu'en cette contrée vallonnée, irriguée d'eaux vives, sourde encore ce culte légendaire, que certains diraient « d'un autre âge »... Certes, progrès et communications, estompent l'individualité de nos provinces. Pourtant, la surenchère médiatique, et son corrolaire la surconsommation, font renaître chez les citadins une envie de nature, d'authenticité, l'aspiration à renouer avec la vie simple, à retrouver leurs racines, leurs origines : en témoigne le regain des consultations de registres pour recherches généalogiques que constatent les Archives départementales. Je pense aussi, comme signe d'un nouveau besoin de s'inspirer de l'ancienne sagesse populaire, au succès de l'homéopathie, à l'attrait des « médecines douces ».

Quittant un moment les sortilèges de la Haute Vallée de la Dordogne, rivière qui passe pour une des plus belles de France, notre voyageur pénétrerait dans Argentat. Il s'émerveillerait que, d'un enchevêtrement de toits de lauzes, de tourelles, de pignons et de poivrières, tant d'élégance émane. Et se dirait, surtout s'il a déjà tra-

versé Brive, Tulle, Ussel, Uzerche « jamais souillée », et les autres, toutes singulières mais de forte parenté, que ce pays est entré de bonne heure dans l'aisance.

La prospérité de ces anciennes bourgades était bien méritée. Travailleurs, les Corrèziens agriculteurs, éleveurs, artisans, le sont résolument : « Qui travaille mange la paille, qui ne fait rien mange du foin » disent-ils encore. Dans ce pays parfois rude, l'homme sait que : « Celui qui trompe la terre se trompe lui-même » car sa vie en dépend, il lui a tout donné et elle lui en a été reconnaissante.

Elle a même nourri des poètes : là se sont exprimés les meilleurs des troubadours : Gui d'Ussel, Bernard de Ventadour, Bertrand de Born... Vous pourriez croire que je m'éloigne de mon sujet, le patrimoine populaire. Voire ! Quelques historiens ont osé dire que cette poésie courtoise procédait de la chanson paysanne. S'en est suivi une levée de boucliers — qui n'étaient pas arvernes : par « quel enchantement » un art de cour pourrait-il venir d'une tradition orale « naïve et fruste » ! Les mêmes s'offusquent à l'idée que le menuet, apanage des petits maîtres poudrés du grand siècle, vienne d'un branle populaire...

Donc, la Corrèze, pays riche de traditions, est par excellence un lieu de retour aux sources. Car, ayant su, rester en maints endroits fidèle à elle-même, à ses origines, à ses traditions, et, fertiliser son patrimoine au cours des siècles, elle lui reste aujourd'hui les moyens d'être pour nous un généreux « conservatoire ».

Elle en sait suffisamment long, car elle vient de loin et fut l'un des sites les plus anciennement habités. En remontant les vallées de la Dordogne et de la Vézère, les premiers hommes trouvèrent en Basse-Corrèze, des lieux faciles à défendre et hors de portée des inondations au pourtour des petits plateaux et dans des grottes à flanc de colline. Surtout, l'homme de Néandertal de La

Chapelle-aux-Saints, près de Curemonte, découvert en 1908, vieux de 40 000 ans, est le plus ancien exemple de rite funéraire en France.

Comme ses voisins, la Corrèze a emprunté aux Celtes, aux Romains, voire aux Grecs, des éléments dont elle a composé son propre fond.

Mais je pensais volontiers, avec Rémy de Gourmont, que « Le paganisme celtique est beaucoup plus près de nos esprits ; voilà d'ailleurs près de huit cents ans que nous nous y sommes soumis sans contrainte. Ils sont bien absurdes ceux qui enlèvent le mot « celtique » de l'expression qui caractérise notre état ethnographique et qui nous réduisent à la dénomination de Latins. Il n'y a peut-être pas de pire contresens et qui nie davantage les qualités essentielles du mélange de peuples qui est devenu la race française, et où il n'est pas douteux que domine l'esprit celtique. » Ce ne sont pas les troubadours que j'évoquais plus haut, si peu gréco-latins, qui nous contrediraient.

La Corrèze n'a donc pas renié ses premiers initiateurs, les druides. Avec eux déjà, qui s'étaient réfugiés dans les épaisses forêts des Monédières, elle avait tenu tête à César... Puis, elle a associé certains de leurs rites et de leurs pratiques à la nouvelle religion dominante, « ... depuis la dévotion aux bonnes fontaines, aux croix des carrefours, et la récolte du gui jusqu'aux traditions concernant les abeilles. Les pierres légendaires sont toujours debout, avec moins de majesté qu'il y a mille ans, mais avec tout autant de mystère » comme l'a relevé G.M. Coissac.

Le culte des fontaines, que répertoria avec minutie Gaston Vuillier, y fut très important : leurs eaux avaient des vertus curatives pour les yeux, la peau, le rachitisme, les embarras intestinaux, les rhumatismes...

Mais on l'a dite aussi patrie des saints (même si l'assimilation chrétienne a été lente, et s'est faite sous l'exigente contrainte de l'Eglise), l'accusant de les aimer trop, au point de les préférer à Dieu même... Mais point n'est besoin d'avoir l'accord de monastères d'ailleurs disparus pour continuer d'honorer à sa façon ses saints patrons, protecteurs ou guérisseurs... comme à Tulle lors de la procession de la « lunade », en l'honneur de saint Jean-Baptiste.

Un mot encore de l'accueil. La réserve première des Corrèziens a pu parfois surprendre, mais ne nous y trompons pas. Elle ne fut pas l'expression d'un caractère bourru ou asocial, loin s'en faut. Elle a tenu pour l'essentiel à l'histoire de leur pays, à la rigueur de leurs hivers. Aux confins des sombres vallées, ils ont appris à ne pas se confier au premier venu et à se taire. Dans les plis secrets de leur mémoire, envahisseurs, pillards, bandits de grands chemins, « chauffards » ont laissé d'après souvenirs. Mais cela s'estompait bien vite quand le cœur de l'arrivant était sincère. Et le dicton : « Qui vient en ami arrive trop tard et part trop tôt » prend ici, encore aujourd'hui, tout son sens.

Au sud de la Corrèze commencent déjà les marches du Midi, et les mentalités, climat aidant, s'ouvrent davantage passé la Haute Vallée de la Vézère. Et quand la jovialité est de mise, de quelle chaleur humaine et de quel sens du bon vivre ne vous honorent-ils pas ! On prête — même à un seigneur d'Ussel — ce sympathique propos : « J'aime mieux être en dette, que riche et avare ; ma richesse c'est ma gaîté. »

Et je crois volontiers que, sur les « argentats » descendant la Dordogne vers Bergerac, les gabariers chantaient eux aussi et que de la rive, les filles à la « bugeade », leur répondaient allègrement. Et que dans la flore natu-

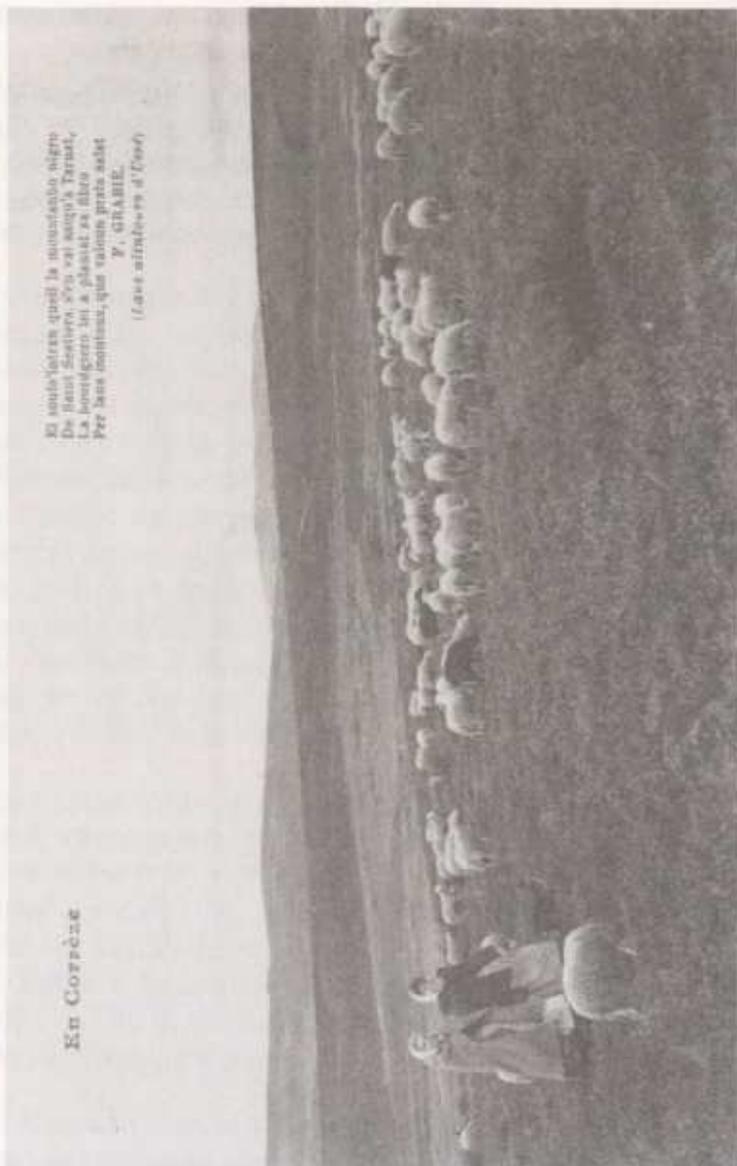
relle corrézienne, toujours abondante — centaurée, osmonde royale, airelle, armoise, épine-vinette et cent autres... que l'on dorlote à Pandrignes — renferment encore des « sucs » capables de nous revigorer.

Maintenant, je ne puis que vous inviter dans ce bain de jouvence qu'est un voyage dans les légendes et les croyances d'antan, ces parcelles de notre histoire à tous, où frissons, charme, curiosité, plaisir, seront vos seuls bagages. Nul doute que le cœur et l'esprit y trouveront leur compte.

En Corrèze

Et sous l'air que la montagne nigro
De l'air Espéran, s'en est soupo à l'air,
La bouillotte lui a glissé le filon.
Pur sans impitance, que vaudrait paré acés
Y. GRABIE.

(L'aveu m'indiqua d'Espéran)



Le patois limousin

A travers le Limousin, il y a cent patois pour le moins, diraient nos anciens ; puisque d'un village à l'autre, les nuances du parler étaient appréciables. J'en conserve d'ailleurs de savoureux quiproquos. L'essentiel des différences pourtant résidant surtout dans les prononciations. Mais cela est le propre d'une langue qui s'est beaucoup plus parlée qu'elle ne s'est écrite.

Néanmoins, nous pouvons préciser les principales particularités phonétiques communes de ce parler régional.

Empruntons pour cela aux *almanachs Lemouzi* du début du siècle ce qu'il est utile de savoir, et que leurs auteurs avaient déjà parfaitement résumés.

Ai, au, eu, iu se prononcent *â-i, â-ou, é-ou, i-ou* par une seule émission de voix, en insistant sur la première voyelle qui porte l'accent tonique.

Ou a le même son qu'en français.

Ch se prononce *tch* ou *ts*.

G, j, sonnent *dg, dj, dz*.

Gn, mn, se prononcent *nn* (*sagnar, sânnar* : *femna, fenna*)

Ll se prononce *nl* (*drolle, dronle*).

Lh, nh, comme *ll* dans *famille (familha)* ou *gne* dans *montagne (mountanha)*.

M final a le son de *n*.

R ne donne point à la fin des infinitifs en *ar, er, ir* comme en français *aimer*.

R sonne au contraire, à la fin des substantifs en *er* (*ser, soir, porsder, pouvoir*).

Il ne s'entend pas dans les additifs terminés de même (*belher, février*).

E n'est jamais muet ; toutes les voyelles isolées ont un son franc.

Z à la fin des mots sonne peu ; comme *l's*, il marque le plus souvent le pluriel.

Les consonnes finales, simples ou doubles, sonnent peu ou point devant une consonne : elles font liaison avec les voyelles (*tenetz, téné ; dech ans, détzans*).

X, y sont remplacés par *S* ou *SS*, ou par *i*.

Les accents aigus, graves, circonflexes, sont inutiles ; le tréma ne s'emploie que pour indiquer la séparation de *i* et d'une autre voyelle, comme dans *pais, pa-is, pays*).

Pour commencer le voyage

A la fin du III^e siècle de notre ère, l'Empire romain présente l'aspect d'une immense foire aux dieux, déesses et génies de tout acabit et de toutes vertus. En Gaule et aussi en Limousin, les divinités indigènes se mêlent à celles de Rome et de l'Orient. La phrygienne Cybèle, la Grande Mère des dieux, Mithra, le dieu persan de la Lumière, l'ineffable Isis, l'Égyptienne, etc..., y trouvent autant de dévots que Jupiter ou Teutatès, et, assez souvent ce sont les mêmes.

L'édit de Constantin, en 313, donnant aux chrétiens la liberté de leur culte, met fin à ce désordre. Ses successeurs, embrassant le christianisme, donnent à cette religion un caractère quasi officiel. Ils renoncent à leur *numem*, interdisent les sacrifices, les actes de sorcellerie et de magie des *fanatici*, ferment les temples, quand

les chrétiens ne les renversent pas, ordonnent de briser les idoles. La foi chrétienne progresse, non sans efforts ; les villes écoutent les évangélistes et se convertissent. Il est cependant plus difficile de faire pénétrer l'Évangile dans les campagnes, où les fidèles *Pagani* ont donné asile aux dieux exilés. Ils les défendent contre les attaques du dehors. Saint Martin-de-Tours, puis ses disciples, tentent d'aller les chercher jusque dans leurs repaires. Ici, ils réussissent, là, ils échouent. C'est Mercure, c'est la Mère des dieux, c'est Mithra, qui leur font le plus de résistance.

Enfin, le Galiléen, qui a vaincu Julien l'Apostat, finit par régner, sans conteste, sur le monde gaulois, après la conversion de Clovis. Désormais, les *Pagani* recevront le baptême, prieront le Père, le Fils et le Saint-Esprit, communieront, se plieront aux principales exigences de l'Église. Mais comme ils ont gardé le souvenir de leurs vieilles divinités, qu'ils ne s'en sont séparés qu'à regret, ils pratiquent d'anciens rites, en marge de leur vie spirituelle, en dépit de toutes les exhortations et de toutes les menaces. Aussi bien le clergé, lassé de ses efforts, finira par céder devant tant d'obstination, et par sanctifier les nemeton, les médiolans, les *ara*, les sommets, les eaux, et autres objets de vénération antique. Aux dieux, aux génies, qui ne veulent pas mourir, le peuple substituera peu à peu, la Vierge, les saints les plus populaires : aux *simulacra*, le signe de la Rédemption. Notre-Dame et Saint-Michel s'empareront des hauteurs et en chasseront Mercure et Jupiter ; celle-là prendra encore la place des *Matres* bienveillantes, les Bonnes-Mères, aux carrefours, au bout des ponts ; sur les routes, des croix de pierre et de bois, des oratoires, ouverts à tout venant, se substitueront aux *delubra* du maître de l'Olympe et de son messager ailé, aux *Montjoies*⁽¹⁾. La croix ou-

(1) Les Montjoies ou *Montjoias* (de *Jovis* ?), étaient des sortes de tumulus, des amas de pierres par lesquelles les dieux protecteurs des voyageurs indiquaient le chemin à ceux-ci. Ils portaient, comme en Grèce, des inscriptions proverbiales. Mais le chris-

vrira ses bras sur les bornages et y prendra la place de *Terminus*. Le paterne et grotesque Priape déguerpira à son tour des jardins, des vergers et des champs, où il veillait sur la fécondation végétale, la pureté des sources et sur les maraudeurs, dont les méfaits lui déplaisaient et il n'y laissera en souvenir que de grossiers épouvantails (*baboulhis*), faits de vieilles frippes, effroi des oiseaux pillards. Désormais, Sainte-Madeleine, dans la protection des eaux, remplacera Apollon et Vénus ; Noël et Saint-Jean-Baptiste présideront aux fêtes solsticiales ; des processions bien ordonnées feront oublier les bruyants cortèges de Cybèle, et les démonstrations des Mithriastes dont les ascétiques pratiques se trouveront rappelées par les vigiles et les jeunes.

Et cependant les foules paysannes restaient fidèles au passé. Vainement Saint-Eloi, ses confrères et les capitulaires de Charlemagne le condamnaient-ils, défendaient-ils l'offrande aux sources, aux lacs, au puits, les mascarades du Carnaval, la croyance aux jours de *bisest* ⁽²⁾, de malheur ⁽³⁾ au pouvoir magique des plantes, cueillies dans certaines circonstances et de certains animaux, dont d'aucuns étaient sacrifiés dans des feux de joie, ou crucifiés sur les portes des étables, comme passant pour les ennemis de la lumière (le hibou, la chauve-souris, etc.). Une fois entrées dans les pensées populaires, ces croyances et ces pratiques ne devaient plus en

tianisme ayant frappé d'anathème ces simulacres sacrés, l'usage s'établit de jeter des cailloux de la route sur ces tas qui s'accroissaient d'autant. Les pèlerins et les hommes d'armes ne manquaient jamais d'accomplir ce rite qu'on peut encore observer, çà et là. Au lieu dit Montjoli (Saint-Angel), on a trouvé un groupe de *Matres*.

(2) Partout on croit au « mauvais œil », dont le regard peut amener la ruine, la mort même. Il peut s'exercer, non seulement, sur les hommes, mais sur les choses et sur les animaux. « Cette conception populaire était la cause de bien des vengeances, de bien des haines dans les villes et dans les villages. On craignait le regard de certaines personnes qui pouvaient être considérées comme dangereuses. » (Marignan).

(3) « L'Eglise transforma la signification morale des jours de la semaine antique qu'elle divisa en jours de joie et d'allégresse, et en jours de tristesse (vendredi), où une peine était imposée. » (Id.)

sortir. Elles s'y accrochent encore, bien que deux millénaires de vie et de civilisation chrétiennes se soient déjà écoulés.

De là, tant de si étranges idées, tant de si tenaces superstitions, tant de si singuliers remèdes et de formules mirifiques, la plupart inintelligibles. Tout cela n'est pas sans justifier la forte pensée de Joseph Roux : « Le paysan est venu de paganisme à christianisme à grands renforts de miracles, il retournerait à moins de frais de christianisme à paganisme. » Aussi bien a-t-il gardé toute sa confiance au *metge* (mage), ou sorcier, dépositaire de terribles secrets, que l'on trouve à la campagne. N'est-il pas le descendant du druide magicien, honni, de l'époque de Tibère et de Claude, et celui des *fanatici* du Bas-Empire ? Mais le paysan en a-t-il conscience ?

« L'homme antique n'avait qu'une connaissance très superficielle des phénomènes de la nature et la religion gréco-romaine les considérait comme soumis à la puissance des divinités qui pouvaient les changer et les modifier à leur gré. Cette incertitude rendit l'homme craintif et tremblant, toujours prêt à donner une explication surnaturelle aux phénomènes les plus naturels, dit M. Marignan.

« L'obscurité l'effraye, le moindre bruit, entendu dans le silence de la nuit, l'épouvante ; un grand vent, une tempête le rend fou. Il est partant hésitant, plein d'effroi de tout ce qui affecte sa sensibilité, et sa raison se montre à nous faible et vacillante. »

Cependant, et bien que tout imprégné de foi chrétienne, le paysan n'a plus aucune confiance en les vieilles divinités. Mais il les croit toujours vivantes et puissantes. Le *daimon* d'autrefois, familier, bien que redouté, s'est transformé en démon. On ne l'invoque plus parce qu'on sait que son pouvoir malfaisant peut être neutralisé, annihilé, par la prière, le signe de la croix, l'eau bénite.

Aussi n'est-il pas de ruses qu'il n'emploie, ce démon, pour tourmenter le pauvre monde, lui rendre l'existence rude, le hanter dans ses rêves et nuire à ses desseins. Ainsi se venge-t-il de ceux qui l'ont abandonné et qui, de plus en plus le dédaignent.

L'imagination populaire a dédoublé, morcellé la puissance même du mal. Ces hypostases constituent tout un monde d'esprits infernaux en notre Limousin. Voici la *Bera* (bière), vision d'un cercueil, apparaissant soudain la nuit sur un chemin, s'obstinant à fermer le passage à un voyageur attardé. On le déplace, il va plus loin reprendre la même position ; une prière suffit pour que s'évanouisse la funèbre apparition. Et voici la *Chassa-Voulanta*, dite encore la *Chassa-Galieira*, la chasse du roi Arthur ; c'est un horrible mélange de cris perçants, de clameurs de détresse, de gémissements d'enfants égorgés, de lugubres aboiements de chiens, de déchirants hennissements de chevaux exténués. De cette étrange chevauchée, tombent parfois une jambe, un bras d'homme ou d'enfant, des gouttes de sang, et la peur vous tenaille en l'entendant passer. Est-ce une bande d'oiseaux migrants traversant l'espace, ou bien le cortège de Diane, sonnante l'hallali des dieux qui vont mourir, sous la conduite du Chasseur Noir ?

Les halliers, les fontaines, les vieilles ruines, les grottes, les dolmens sont habités par une foule de *fadas* (fées) et de *fadatz*, de Dames blanches et vertes, dansant au clair de la lune. Malheur à ceux qui les rencontrent ; elles les entraînent dans leur ronde infernale et à l'occasion les mettent en pièce. D'aucunes mangent de la chair humaine, surtout celle des enfants, comme à Gimel et à Ventadour. Toutes ces fées représentent la menue monnaie du Destin et celle des *Matres*, des *Mères* celtiques, protectrices de l'enfance et du foyer. On compte ici, les *Fanettes*, destructrices de champs, les *Lavandières*, horribles vieilles femmes, les *Tetrabuillis*, qui poursuivent les hommes pour leur donner du lait de leur sein

monstrueux. Sous prétexte d'aider les femmes à laver et à tordre leur linge, les Lavandières exténuent leurs victimes.

Il y a pourtant des fées bienveillantes, dont les parrainages sont recherchés, et qui rendent fécondes des femmes stériles.

Là, on rencontre les *Bissestres*, se lavant les pieds dans les étangs, les soirs de brumes et qui déchirent les passants de leurs griffes, les *Fadetz* (Farfadets), vrais petits singes noirs, velus, d'une laideur repoussante, moins méchants qu'espiègles, malicieux et taquins. Ils habitent les cavernes, parlent et, très galantins, s'empressent auprès des femmes pour leur faire une cour assidue. Il y a encore les *Lutis* (Lutins), dont la nature et le caractère sont analogues à ceux des *Fadetz*. A ces nains s'opposent les géants, dont les uns, comme Bartinaud et la Bartinaude, sont animés de l'esprit du mal, et dont les autres, comme Gargantua, issu sans doute de l'Hercule celtique des contes populaires, et *Quatorze*, fort contre tout le monde, mettent leurs forces au service du Bien.

Mais le plus répandu et le plus redouté des puissances malfaisantes en nos campagnes, sous ses aspects multiples, c'est le *Drac* ou *Drag* (le dragon). C'est un génie à la fois lutin, subtil, rusé, facétieux, et une incarnation du diable. On l'aperçoit souvent au bord ou sur le milieu d'un cours d'eau, d'une *serba* ou d'un marécage, dont il est l'émanation pernicieuse, l'esprit. Il s'occupe à blanchir vainement les âmes noires des damnés, sous le regard parfois, d'un ange, tout prêt à lui ravir sa proie, le cas échéant. On le trouve sur les routes, sous la forme humaine, prêt à saisir l'occasion de vous nuire. Il se transforme en pelote de fil rouge se dévidant indéfiniment, sans qu'il soit possible de la saisir, ou en écheveau de laine ou de soie, décousant les ourlets de l'étoffe, si l'on s'en sert ; enfin, il s'étend sur vous tout de son long (*cacha*), pendant le sommeil et pénètre dans les

écuries où il emmêle les crinières des chevaux, tout en faisant courir ces derniers sur place, jusqu'à l'exténue-ment. Pour l'éloigner, il faut vider un sac de grains à la porte, car il ne peut passer outre qu'en les comptant un par un. Il joue aux bergers toutes espèces de mauvais tours, et excite la colère des fileuses en déroband et en cachant leurs fuseaux.

On sait la place considérable tenue par le culte des morts et des divinités du foyer, de la famille — les Mânes, les Lares, les Pénates — dans les croyances antiques, ces dieux, irrités se trouvaient apaisés par des prières, des libations et des incantations.

Les *Mourtalhas*, autrement dites *Parentalhas* ou *Veزالhas*, repas d'enterrement, sont certainement une survivance du culte des Mânes, comme la pratique du jet de la pelletée de terre sur le cercueil du défunt, au cimetière.

Du moment que les vivants oublient de pratiquer ces rites, la colère des Mânes ne connaît plus de bornes, et cherche à se manifester, de là, *las tornas*, les fantômes, les revenants, les apparitions, l'esprit d'un père, d'une épouse, d'un aïeul, lequel vient rappeler aux hommes leur devoir envers eux. Parfois, on suppose, selon l'ordre chrétien, que ces âmes viennent demander, non plus la libation sacrée, mais du « bien » c'est-à-dire des messes.

Les *eschantis* ou feux-follets, qui ont été, autres temps, l'esprit du marécage malfaisant, sur lequel ils flottent silencieusement dans la nuit, sont des *tornas* d'enfants morts sans baptême, tandis qu'au ciel, ceux-ci se présentent sous la forme d'une étoile filante. Et il convient alors de faire des prières pour elles.

Les animaux diaboliques sont un souvenir des croyances totémiques. Dans le nombre, il faut citer le loup, le renard, le chien, le chat, le serpent. Le loup, inspirateur des Lupercales, cède parfois sa peau aux hommes pour en faire des *lébérous*, ou loups-garous. Dans le mois de l'Avent, ces derniers parcourent la nuit, sous cet

accoutrement, afin de racheter leurs péchés. On ne saurait manger la chair maudite du loup. Mais celui-ci trouve son maître dans le « meneur de loup ». Par les formules cabalistiques de « l'enclavelamen », ne peut-il pas à son gré rendre cette « bête rousse et puante », inoffensive ou malfaisante pour les moutons et pour les maîtres ? ⁽¹⁾

Son compère, le Renard, est l'objet d'une réprobation moins grande. Il a été le génie de la fécondité végétale et peut-être bénéficie-t-il encore de cette antique réputation. Il suffisait, en effet, qu'il passât dans un champ pour en accroître les produits. Le renard blanc apparaît aux hommes la nuit, sur les chemins, et sa rencontre est d'un fâcheux présage.

Ceux qui, en Limousin, n'aiment ou n'osent pas jurer Dieu, jurent volontiers par le chien : *Nom d'un Can* (du latin *Canis*), ne se doutent certainement pas qu'ils évoquent ainsi le chien infernal, Cerbère. Il est un chien noir dont la vue annonce de grands malheurs. Tel ce chien noir qui apparut au limousin Dubois, et à son ami Ravaiillac, à Paris, à la veille de l'assassinat d'Henri IV.

Le chat est l'animal diabolique par excellence. C'est la bête aimée des sorcières. Avec elles, il se rend au sabbat. Le chat parfois incarne le châtimeur. Alors il apparaît autour du lit d'un défunt, aux *remontrances*, quand ce défunt a commis de graves fautes pendant sa vie. Les chats viennent alors en bande dévorer son cadavre, ou l'emporter hors de chez lui.

Le serpent, à la fois bête familière et fantastique, est représentée par la tradition, vivant sous la terre, dans des grottes ou au fond des eaux, gardant des trésors mystérieux. Elle fait mention de l'énormité de ces bêtes, dont la Mandragore de Bellac, à face humaine, qui atteignait une longueur de cinquante pieds, et le serpent de Bassignac qui, du coup d'une queue formidable, détruisit

(1) Qu'on se rappelle, la terreur inspirée, aux XVII^e et XVIII^e siècles, par les *Bêtes du Gévaudan* qui n'étaient autres que des loups.

le village et détourna un ruisseau de son cours. Mais elle a gardé aussi le souvenir de serpents aimables, familiers, bienfaisants, dont Mélusine, la fée poitevine et marchoise, moitié femme et moitié serpent, et de ceux qui, volontiers, se transforment en fleurs, dans les contes populaires.

Enfin, n'oublions pas la *malabestia* — mâle-bête — dont la présence en quelque lieu que ce soit, est toujours déplorable. Cela peut-être le loup, ou un animal indéterminé ; mais il est toujours animé d'intentions mauvaises. L'esprit de la *Malabestia*, c'est toujours l'esprit du mal.

Dès la fin de l'époque mérovingienne, toute la malfaisance des divinités déchues s'incarne dans un esprit suprême du mal, dans cet ange, châtié par l'Eternel pour son orgueil et sa désobéissance, et que l'on trouve toujours au seuil des vieilles Cosmogonies. Le *Diabolos* des Grecs, l'*Accusator*, de l'Apocalypse, l'*Indivus* des premiers chrétiens, le *Rapportor* — d'où le nom limousin de *Rapatou*, *Ranpatou*, *Rapantou* — c'est-à-dire fois, il cherche à se venger sur les pauvres chrétiens de son irréremédiable déchéance, les induisant en erreurs, afin de peupler de leurs âmes naufragées, son sombre empire, incitant Dieu à les lui abandonner.

En Limousin, on le voit partout, la nuit comme le jour, surtout dans les lieux hantés, c'est-à-dire ayant été l'objet d'un culte païen. Souvent il fait sa demeure d'une caverne, d'un étang, d'un gouffre de rivière, d'un dolmen, d'une maison hantée, d'un vieux château, ruiné par la colère divine ou les emportements des hommes. Nouveau Protée, il se transforme, suivant son intérêt, et à sa guise. Tantôt il prend les apparences d'un jeune homme, parfois vêtu de rouge, sentant le roussi, tantôt il entre dans le corps d'un animal (chat, chien, renard, loup, bouc, poule noire, génisse, cheval), tantôt encore il revêt les formes d'un fuseau, d'un peloton de laine,

d'un objet matériel animé, comme le Drac. Pour mieux saisir la proie convoitée, il se fait beau, séduisant, aimable, galant même. Et malheur à celui ou à celle qui se laisse prendre à ses artifices. Par menace ou flatterie, il offre à ses victimes de passer avec elles des marchés avantageux, en échange de leur âme, il bâtit des châteaux et des ponts, détourne habilement un cours d'eau, fait surgir du sol une source fraîche, favorise l'accomplissement d'une volonté contrariée. Jamais on ne doit prononcer son nom. On le désigne par un prénom personnel *Aco* (cela) ou *il*.

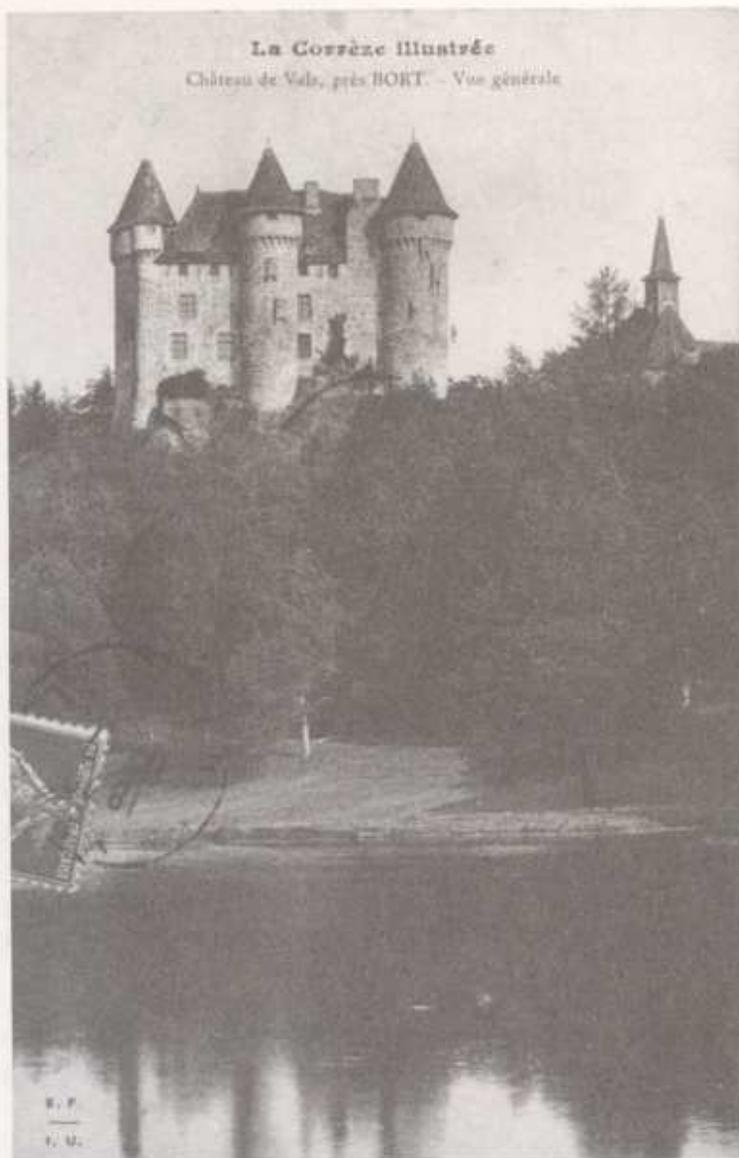
L'aversier, le *Moine bourru*, religieux maudit et tourmentateur des gens ; Jean La Roche, autre religieux maudit, distributeur de la grêle meurtrière sur les campagnes, ne sont que des hypostases du Malin ⁽¹⁾.

Cependant, il arriva que la terreur inspirée par le Tout-Puissant des Enfers finit par s'atténuer. Sa crainte est pourtant encore très répandue. Il n'en est pas moins vrai qu'à l'occasion, on sait le braver, le berner et s'en gausser ; on le fait tomber dans ses propres embûches, et ainsi, il devient un bon diable, et certains redresseurs de torts vont jusqu'à le visiter en enfer.

Le diable est le grand ordonnateur du sabbat. Celui-ci se tient, à minuit, à un carrefour de routes ou d'eaux conjuguées, sur un sommet, dans une caverne. Sur un vaste brasier, dans un énorme chaudron, tandis qu'une ronde échevelée de loups, de renards, de boucs, de chats, de sorciers, de sorcières et de hideux diabolotins tournoie, cuit la poudre du diable — faite de débris calcinés de crapauds, de lézards, d'aspics, de chats. — Mais si l'on crie : « Croix de Dieu ! sois à moi ! », l'horrible vision disparaît.

J. PLANTADIS.

(1) Rappelons à ce propos que les druides avaient le pouvoir de faire pleuvoir à leur gré.



Lous dous esguals

Lou gourc es prioun oun la ribieira encicla d'argen un moudelou de rouchiers, e, tout a l'entourn, las moun-tanhas dreisson una barrieira que sembla vouler isoular aquel bouci de terra de la resta del mounde. Dels grans aubres drechs e soubres, tals couma dels chibaliers que monton la garda, fan pareisser lou paisatge enquera pus severe maugrat l'arden soulelh de julhet qu'assaja de tout daurar am sous rais.

Pincat coum' un niu d'egla, lou chastel de Merle quilha sus lous rouchiers sas tourns carradas estajan lours estras escultadas.

L'impourtanta bastissa perduda al mitan d'aquela sou-lituda aciala lous seissanta dech iversns de Jaufre de Merle e lous vint ans de sa graciouosa filha, la bruna Anhes.

Les deux égaux

Au fond du gouffre, la rivière ceinture d'argent un amoncellement de rochers, et, tout autour, les montagnes dressent une barrière qui semble vouloir isoler ce coin de terre du reste du monde. De grands arbres droits et sombres, tels des chevaliers montant la garde, font paraître le paysage encore plus sévère, malgré l'ardent soleil de juillet qui s'essaye à tout dorer de ses rayons.

Perché comme un nid d'aigle, le château de Merle dresse sur les rochers ses tours carrées étageant leurs fenêtres sculptées.

L'imposante bâtisse perdue au milieu de cette solitude abrite les soixante-dix hivers de Geoffroy de Merle et les vingt ans de sa gracieuse fille, la brune Agnès.

Uei, lou silenci de l'encountrada es mantas fes treblat per dels apels de corn e dels pas de chevaux.

Lou vielh senhour, se senten prep de la toumba, a resolut de dounar un mestre a l'oustal. Touta la jeunessa del paes es couvidada a passar uech journs dintz l'antica demouransa, per mor de permettre a la jeuna chastelana de se chاوزir un marit. En per, doumeizeletz als coutumes brillhans et chibaliers a las armuras estindoulantas abaston uei sus la routa del chastel.

Anhes de Merle es brava : sa beutat sancieira s'armounisa amirablamen am la severitat del paisatge, can, chade mati, mountada sus soun destrier blanc, s'en vai veziatar sous proutejatz, lous paubres e lous malaudes del vezinatge.

Lous couvidatz eron vengutz noumbrous ; e, penden uech journs, chadun rivaliset de courtezia per charmar la jeuna eretieira et ganhar soun cor am sa ma.

La setmana achabada, dous jeunes chibaliers avian retengut l'atenciou de la dama de Merle.

Esgualmen bels et forts, esgualmen adrechs a manejar las armas, a rimar mais a dansar, ajan mesma peba chas-tanhenta, mesma marchar eleguen e souple, Arnaut de Sen Chamans e Guilhem de La Rocha Canilhac semblavon fraires.

Charmada, Anhes voulguet retener lous dous jouvens al chastel :

« Gardatz lous, paire aimat, disset, per que puesche veire se lour amour es sencere e s'an l'ama ta brava e nobla couma lou cors. Aprep, vous aproumete de chاوزir. »

Et Jaufre de Merle, se goun lou desir de sa filha, couvidet lous dous chibaliers a demourar un pauc mais chaz se.

Aujourd'hui, le silence de la contrée est maintes fois troublé par des appels de cor et des pas de chevaux.

Le vieux seigneur, se sentant près de la tombe, a résolu de donner un maître à la maison. Toute la jeunesse du pays est conviée à passer huit jours dans l'antique demeure, afin de permettre à la jeune châtelaine de se choisir un mari. Aussi damoiseaux aux brillants costumes et chevaliers aux armures étincelantes affluent-ils aujourd'hui sur la route du château.

Agnès de Merle est belle : sa beauté robuste s'harmonise admirablement avec la sévérité du paysage, quand, chaque matin, montée sur son destrier blanc, elle s'en va visiter ses protégés, les pauvres et les malades du voisinage.

Les invités étaient venus nombreux ; et, pendant huit jours, chacun rivalisa de courtoisie pour charmer la jeune héritière et gagner son cœur et sa main.

La semaine terminée, deux jeunes chevaliers avaient retenu l'attention de la dame de Merle.

Également grands et forts, également adroits à manier les armes, à rimer et à danser, ayant mêmes cheveux châtains, même démarche élégante et souple, Arnault de Saint-Chamans et Guillaume de La Roche-Canillac semblaient être frères.

Charmée, Agnès voulut retenir les deux jeunes gens au château.

« Gardez-les, cher père, dit-elle, pour que je puisse voir si leur amour est sincère et s'ils ont l'âme aussi belle et noble que le corps. Après, je vous promets de choisir. »

Et Geoffroy de Merle, suivant le désir de sa fille, invita les deux chevaliers à demeurer un peu plus chez lui.

Segur la gei de Guilhem e d'Arnaut fuguet granda ; mas, aillas ! lour amour coumun per la jouventa lous fazia enemics.

Coum' avian lou cor leial, s'aproumeteron de luchar am courtezia, sens jamais agir en traite l'un per l'autre, e counvengueron que lou vencut s'aclinaria davans la chazida de l'aimada.

Dempueis aquel journ, iauguet pas d'oumatge, de prova d'amour que la brava Anhes ne ressauguesa de sous amoureux.

E lours sentiments se manifestavon tan delicadamen esguals que jamais poudia dire lou qual avia lou pus noble cor.

Un mati pertan la balansa pareiguet se baissar en favour d'Arnaut de Sen Chamans.

A l'alba, couma de coustuma, la jeuna filha era partida a chaval per pourtar soun nourimen ad un malurous lepros fugit de toutz et abandonat al chap d'una coulina, dintz un lueg escart.

Aprep aver passat la ribiera, arribet per un sendarel de chabra davans la chaitiva casa. Davalet de chaval et anava entrar, cant entendet un brut de voutz.

Souspreza, se plantet, agachet a travers las paretz mal juntadas et aperceguet Arnaut de Sen Chamans que, al mespres del dangier de prener l'orra malaudia, fazia minjar lou malurous.

Lou visatge ravajat sourrizia e lous paubres uelhs eron ples de gramelas, lou temps que lou chibalier, amb una delicadessa de maire, abarbadava lou lepros.

Esmouguda per tan de simplessa e de bountat, urousa de veire sa charitat partajada, la jeuna filha rentret e tendet sa ma a Arnaut per lou mercejar. Lou jouinome baiset lous detz aimatz, boutet Anhes en sela, e lous dous jouvens repregueron ensems lou chami de Merle.

Assurément la joie de Guillaume et d'Arnault fut grande ; mais, hélas ! leur amour commun pour la jeune fille les faisait ennemis.

Comme ils avaient le cœur loyal, ils se promirent de lutter avec courtoisie, sans jamais agir en traître l'un envers l'autre, et convinrent que le vaincu s'inclinerait devant le choix de l'aimée.

Depuis ce jour, il n'y eut hommage et preuve d'amour que la belle Agnès ne reçût de ses amoureux.

Et leurs sentiments se manifestaient si délicatement égaux que jamais elle ne pouvait dire lequel avait le plus noble cœur.

Un matin pourtant la balance parut pencher en faveur d'Arnault de Saint-Chamans.

A l'aube, comme de coutume, la jeune fille était partie à cheval pour porter sa nourriture à un malheureux lépreux repoussé de tous et abandonné au sommet d'une colline, dans un lieu écarté.

Après avoir passé la rivière, elle arriva par un sentier de chèvre devant la chétive cabane. Elle descendit de cheval et allait entrer, quand elle entendit un bruit de voix.

Surprise, elle s'arrêta, regarda à travers les parois mal jointes et aperçut Arnault de Saint-Chamans qui, au mépris du danger de prendre l'horrible maladie, faisait manger le malheureux.

Le visage ravagé souriait et les pauvres yeux étaient pleins de larmes, pendant que le chevalier, avec une délicatesse de mère, *donnait la becquée* au lépreux.

Emue par tant de simplicité et de bonté, heureuse de voir sa charité partagée, la jeune fille entra et tendit sa main à Arnault pour le remercier. Le jeune homme baisa les doigts aimés, mis Agnès en selle, et les deux jeunes gens reprirent ensemble le chemin de Merle.

Deja aperceguian l'entrada del chastel, can lou poun levadis se baisset e Guilhem de La Rocha Canilhac ape-reiguet a chaval.

En veire lou parel que s'avansava en parlan amistousamen, sentiguet soun cor se sarrar ; banteget, pueis, resolut, countunhet de marchar devers elhs.

Ad aqueste moumen, lou chaval d'Arnaut de Sen Chamans preguet pau en veire un moudeleu de javels amoundatz al bort de la routa.

La bestia soudes se cabret, desarsounet a meitat soun mestre et anava lou trainar sus la gravas, devers la ribiera, can Guilhem, oublidan lour rivalitat d'amour, s'eslanset a l'ajuda d'Arnaut e mestreget lou chaval embalat, sauvan aital la vita al cavalier.

Pala d'esfrei, Anhes se taisava.

Sopendamen, siau couma s'avia fach una chauza touta simpla, La Rocha Canilhac s'avanset devers la jouventa, et, baisan la petiota ma tremoulanta, disset :

« Nobla Dama, vostre paire me mandava per vous querre : se trobe gate, vol vous veire. »

Esperduda, la jeuna filha, esperounan soun chaval, s'eslanset devers lou chastel, abandonnan lous jouvens.

Cant arriberon a lour tourn a l'oustal, couma quitavon leurs mounturas dintz la cour d'ounour, un patge s'apraumet e lour disset :

« Dame Anhes vous prege de l'esperar dintz la sala nauta ! »

Sens un mout, segueront l'esterle.

Pauc de temps apre, la chastelana entret.

Sous uelhs rouges temounhavon de sas gramelas. Fazen sinhe als senhors de se sietar, la jouventa lour disset, d'una voutz brezada per l'emouciou :

Déjà ils apercevaient l'entrée du château, quand le pont-levis s'abaissa et Guillaume de La Roche-Canillac parut à cheval.

A la vue du couple qui s'avancait en parlant amicalement, il sentit son cœur se serrer ; il hésita, puis, résolument, continua de marcher vers eux.

A ce moment, le cheval de Saint-Chamans prit peur à la vue d'un monceau de fagots entassés au bord de la route.

La bête soudain se cabra, désarçonna à moitié son maître et allait le traîner sur les cailloux, vers la rivière, quand Guillaume, oubliant leur rivalité d'amour, s'élança au secours d'Arnault et maîtrisa le cheval emballé, sauvant ainsi la vie au cavalier.

Pâle d'effroi, Agnès se taisait.

Cependant, calme comme s'il eût fait une chose toute simple, La Roche-Canillac s'avança vers la jeune fille, et, baisant la petite main tremblante, il dit :

« Noble Dame, votre père m'envoyait vous chercher : il se trouve fatigué et veut vous voir. »

Eperdue, la jeune fille, éperonnant son cheval, s'élança vers le château, abandonnant les jeunes gens.

Quand ils arrivèrent à leur tour à la maison, comme ils quittaient leurs montures dans la cour d'honneur, un page s'approcha et leur dit :

« Dame Agnès vous prie de l'attendre dans la salle haute ! »

Sans un mot, ils suivirent l'adolescent.

Peu de temps après, la châtelaine entra.

Ses yeux rouges montraient qu'elle avait pleuré. Faisant signe aux seigneurs de s'asseoir, la jeune fille leur dit, d'une voix brisée par l'émotion :

« Messers, ai laissat moun paire am nostre vielh chapelan : vole aproufichar d'aquels moumens de libertat per vous parlar. Devia chاوزir un marit entre vous ; mas sabe abaura qu'avetz l'ama esgualmen nobla e nauta... e pode pas far de chاوزida.

« En per, mous amics, ai vougut vous veire enquera un cop per vous dire adieu... Perdounatz me se m'es impossible de vous desseparar dintz mon estim per preferar l'un a l'autre. Abandounatz me ! Gardatz soula-men un souvenir esmougut de l'efan que, sens zou vouler, a un moumen devisat vostres cors fachs per se coumprenner. Prejatz tabe per moun paire que lou mal e la vielhessa an abasit e que pot pus quitar soun liet...

— Mas, Anhes, podem pas vous abandounar : demourarem per vous aidar ! crederon ensem lous dous chibaliers.

— Noun ! respoundet d'una voutz doussa mas resolguda. Laissatz me, coes miels aital ! per vostr' amour vous en prege, escoutatz me ! »

Pueis, amb un souris trist et un gest gracios de la ma, salutet lous jouvens e quietet la sala.

De nouvel souls, lous dous rivals demouravon mutz...
Enti Sen Chamans disset :

« Que far ?...

— Pus leur mourir que renounciar ad ela ! cridet La Rocha Canilhac.

— Zou vole aital ! respoundet Arnaut. D'abort qu'acqu'ei lou soul biais, batem nous trusqu'a la mort : lou sort decidara entre nous !

— Oc ! E se sui vencit, repreguet Guilhem en bantejan, un pauc treblat, couma sui lou darrier de ma rassa, prendretz moun chastel e mous bes : aco sera l'eiretatge de vostre filh cadet...

« Messires, j'ai laissé mon père avec notre vieux chapelain : je veux profiter de ces moments de liberté pour vous parler. Je devais choisir un mari entre vous : mais je sais maintenant que vous avez l'âme également noble et haute... et je ne puis faire de choix.

« C'est pourquoi, mes amis, j'ai voulu vous voir encore une fois pour vous dire adieu... Pardonnez-moi s'il m'est impossible de vous séparer dans mon estime et de vous préférer l'un à l'autre. Abandonnez-moi ! Gardez seulement un souvenir ému de l'enfant qui, sans le vouloir, a un moment divisé vos cœurs faits pour se comprendre. Priez aussi pour mon père que la maladie et la vieillesse ont abattu et qui ne peut plus quitter son lit...

— Mais, Agnès, nous ne pouvons pas vous abandonner : nous resterons pour vous aider ! crièrent ensemble les deux chevaliers.

— Non ! répondit-elle, d'une voix douce mais résolue. Laissez-moi, c'est mieux ainsi ! Par votre amour je vous prie, écoutez-moi ! »

Puis, avec un sourire triste et un geste gracieux de la main, elle salua les jeunes gens et quitta la salle.

De nouveau seuls, les deux rivaux demeuraient muets. Enfin Saint-Chamans dit :

« Que faire ?

— Plutôt mourir que renoncer à elle ! s'écria La Roche-Canillac.

— Je le veux ainsi ! répondit Arnault. Puisque c'est le seul moyen, battons-nous à mort : le sort décidera entre nous !

— Oui ! Et si je suis vaincu, reprit Guillaume en hésitant, un peu troublé, comme je suis le dernier de ma race, vous prendrez mon château et mes biens : ce sera l'héritage de votre fils cadet...

— Amic ! s'esclamet Sen Chamans d'una voutz esmouguda. Laissatz me vous balhar aquel titre : que lou merita miels que vous ? Pusque nous chal esse ennemics, se muere, que moun souvenir demora en vous, quar vous auria ben aimat se la destinada avia voulgut nous unir al lueg de nous boutar en rivalitat. Sarran nous la ma avans de nous desseparar... e que Dieu nous adjuda toutz dous ! »

Tremoulans, lous dous aversaris unigueron lours dets...
Pueis, de subransida, La Rocha Canilhac disset :

« Chadun deu retourner chaz se per adoubar sous afars.
Oun nous troubarem apueija ?

— A qualcas legas de Sen Chamans, counaisse un lueg cuchous, prep del bourc de Sen Bounet Elvert. Se vouletz, poudrem nous i jounger dintz uech jours.

— Entendut, messer ! Adieu !

— Adieur, amic ! »

E, tournan prener lours chavals, lous dous chastelans se bouteron en routa devers lours oustals.

Al journ dich, se trouberon dintz l'endrech counvengut.
La lucha coumenset copsec, terribla, achampida.

Deja lous chavals avian succombat, las lansas s'eron brezadas, e lous pros, la ligoussa a la ma, coumbatian d'a ped.

Jous lous cops, las armuras voulavon en boucis, lou sanc riolava ; mas lous coumbatans, tals dous chassanh vigourous resistan a l'auratge, demouravon drechs.

Abtan, pauc per pauc, lours bratz s'alourdissian : enfi las ligoussas s'eschaperon dels detz gates e lous chibaliers resolgueront de se pausar un pauc per tournar leu coumensar.

Coum' avian deja tournat prener lours armas, vegueron un escudier que cochava devers elhs.

— Ami ! s'écria Saint-Chamans d'une voix émue. Laissez-moi vous donner ce titre : qui le mérite mieux que vous ? Puisqu'il nous faut être ennemis, si je meurs, que mon souvenir demeure en vous, car je vous aurais bien aimé si la destinée avait voulu nous unir au lieu de nous mettre en rivalité. Serrons-nous la main avant de nous séparer... et que Dieu nous soit en aide à tous deux ! »

Tremblants, les deux adversaires unirent leurs doigts... Puis, brusquement, La Roche-Canillac dit :

« Chacun doit retourner chez soi pour mettre ordre à ses affaires. Où nous retrouverons-nous ensuite ?

— A quelques lieues de Saint-Chamans, je connais un endroit désert, près du bourg de Saint-Bonnet-Elvert. Si vous voulez, nous pourrons nous y joindre dans huit jours.

— Entendu, messire ! adieu !

— Adieu, ami ! »

Et, remontant à cheval, les deux châtelains se mirent en route vers leurs demeures.

Au jour dit, ils se trouvèrent à l'endroit convenu.

Le combat commença aussitôt, terrible, acharné.

Déjà les chevaux avaient succombé, les lances s'étaient brisées, et les preux, l'épée à la main, combattaient à pied.

Sous les coups, les armures volaient en morceaux, le sang ruisselait ; mais les combattants, tels deux chênes vigoureux résistant à l'orage, demeuraient debout.

Cependant, peu à peu, leurs bras s'alourdissaient ; enfin les épées échappèrent à leurs doigts fatigués et les chevaliers résolurent de se reposer un peu pour recommencer bientôt.

Comme ils avaient déjà repris leurs armes, ils virent un écuyer qui se hâtait vers eux.

Se planteron.

Taleu arribat, tout desalenat, l'escudier salutet e disset :
« Nobles sires, Dama Anhes me manda devers vous.
Soun paire aimat es mort, e nostra doussa chastelana
ve de partir prener lou veile al moustier del Coirous.
Counaissance vostra noublessa e vostra sabensa, plang vos-
tra desunioun. Aitabe m'a charjat de vous prejar de
devenir, per l'amour d'ela, esguals dintz l'amistat couma
zou setz en meriti. Es la gracia qu'Anhes de Merle
damada al Cial. »

Et, esperounan soun chaval, l'escudier dispareiguet al
destourn del chami.

Las ligoussas en mas, lous chibaliers demouravon soun-
haires. Enfi, laissan eschapar lours armas, se giteron
dintz lous bratz l'un de l'autre...

En souvenir de leur amour brezat, e per sagelar leur nou-
vela amistat, fagueron bastir un ouradour sul lueg del
coumbat. Uei enquera poudetz veire las rouinas de la
chapela dels *Dous Eguais* a Sen Bounet Elvert.

Pueis partigueron per la Terra Senta, ount achaberon
leur nobla vita en grans trabalhs per la gloria de Dieu.
Fugueron toutjourn fedels a l'amistat jurada...

Aici fenis la legenda.

De merle, de sous mestres e de la bruna Anhes es pas
parlat dintz la crounicas, e l'Istoria demora muda sus
una de las pus bravas rouinas del Bals Lemouzi.

Lou temp a embrumat de silenci e d'oublit lou vielh
dounjoun enquera drech e tout enguirlandat de ledra.
Souls lous merles estuflaires li venon se trufar dels pau-
bres fols que s'amuson a raibar loun fin proufil de Dama
Anhes a la fenestra de sa tourn.

Ils s'arrêtèrent.

Aussitôt arrivé, hors d'haleine, l'écuyer salua et dit :

« Nobles sires, Dame Agnès m'envoie vers vous. Son père bien aimé est mort, et notre douce châtelaine vient de partir prendre le voile au couvent du Coyroux. Connaissant votre noblesse et votre valeur, elle déplore votre désunion. Aussi m'a-t-elle chargé de vous prier de devenir, pour l'amour d'elle, égaux en amitié comme vous l'êtes en mérite. C'est la grâce qu'Agnès de Merle demande au Ciel. »

Et, éperonnant son cheval, l'écuyer disparut au détour du chemin.

L'épée en mains, les chevaliers demeuraient songeurs. Enfin, laissant échapper leurs armes, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre...

En souvenir de leur amour brisé, et pour sceller leur nouvelle amitié, ils firent bâtir un oratoire sur le lieu du combat. Aujourd'hui encore vous pouvez voir les ruines de la chapelle des *Deux Egaux* à Saint-Bonnet-Elvert.

Puis ils partirent pour la Terre-Sainte, où ils achevèrent leur noble vie en grands travaux pour la gloire de Dieu. Il furent toujours fidèles à l'amitié jurée...

Ici finit la légende.

De Merle, de ses maîtres et de la brune Agnès il n'est pas parlé dans les chroniques, et l'Histoire demeure muette sur l'une des plus belles ruines du Bas-Limousin.

Le temps a embrumé de silence et d'oubli le vieux donjon encore debout et tout enguirlandé de lierre. Seuls les merles siffleurs y viennent se moquer des pauvres fous qui s'attardent à rêver le fin profil de Dame Agnès à la fenêtre de sa tour.

M. PRIOLO.

TYPE DU CENTRE



576 — Paysan Corrazien

M. T.
I. L.

La légende du blé noir

... Le petit écoutait, l'oreille attentive, et comme il n'était pas bête, il faisait parfois de plaisantes réflexions.

— Dis, tante, demanda-t-il un soir, les étoiles, c'est les feux de Saint-Jean du bon Dieu, qu'il allume toutes les nuits ?

Et Minou rassemblait pour lui ses rudiments d'astronomie : au-dessus de ces millions de monde, il s'en étagait encore des milliers, la voûte infinie du ciel s'ouvrait sans cesse sur un azur toujours plus grandissant... puis, assaisonnant ses enseignements de traditions rurales, elle baptisait les constellations des noms que leur a donnés la campagne.

Elle montrait la *Voie lactée*, emprisonnant de son vaporeux treillis les étoiles qui, sous cette mousse aérienne, brillaient de l'éclat atténué des pierreries sous les den-

telles ; et c'était le *Chemin de Saint-Jacques*. De tous les coins du monde, il conduisait à l'autel du saint d'Espagne. Quand les enchanteurs vivaient encore, et que les chevaliers errants parcouraient les campagnes à peine égratignées par les routes, il allongeait déjà sa chaussée blanche dans le ciel.

Elle indiquait la Grande-Ourse, dite le *Chariot de David*, et le triple feu du *Baudrier d'Orion*, en qui les ressouvenirs des Saintes Ecritures nous font voir les *Trois Mages*, les Mages, Melchior, Gaspard et Balthasar. Puis c'était le petit groupe scintillant des *Pléiades*, cinq ou six étoiles minuscules, qui semblent courir autour d'une plus grosse, se cacher et reparaître près d'elle comme une nichée de poussins auprès de la mère poule ; et cette jolie agglomération de diamants mobiles prenait un nom pittoresque, la *Poussinière*.

Très important avec ses camarades, Jean leur racontait ensuite tout cela, heureux de cette supériorité qui le transformait en petit maître d'école, attiré aussi, naïvement, par cet infini dont la splendeur l'emplissait d'un vague respect.

A la Boulangerie, située presque au pays des plaines, la culture du blé noir ne se fait pas en grand comme dans les parties montagneuses de la Corrèze. Quelques petits carrés, de-ci, de-là, fleurissent, grands tout au plus comme de blancs mouchoirs. L'on faisait cependant des *tourtaus*⁽¹⁾. Et Jean ne quittait pas alors le coin du feu, doté de temps en temps d'une crêpe lilliputienne, toute brûlante et parfumée. Dans l'auge de bois, au coin de l'âtre, la pâte qui avait passé la nuit à lever gonflait sa masse de bulles gazeuses, et s'en allait, à larges cuillères, s'épandre sur le trépied de fonte que chauffait un feu de javelles. Jean s'amusait, tantôt à passer sur le poëlon le prompt crépitement d'une couenne au bout d'un

(1) Suivant les localités, les galettes de sarrazin se nomment en Limousin : *gale-tous*, *bourriols*, *poumpas*, *crespas*, *tourtaus*.

bâton, tantôt, en promenant la cuiller au-dessus du baquet, à dessiner en relief, sur la surface grise, avec la coulée de l'interminable fil. Le tourtou cuit des deux côtés, criblé de trous comme une section d'éponge, il l'enlevait sur la palette ovale ; et de la crêpe dorée aux plaques brunes, qui se tenait avec des plis raides comme un disque d'épais brocart, s'exhalait une odeur appétissante, vite enfouie sous la serviette où la pile montait toujours.

Mais après deux ou trois étalées dans les cendres, la servante enlevait l'ustensile à ses mains inexpertes de « *cuisinier Lambrette* », et Jean, entre les genoux de sa tante qui, assise sur le coffre à sel, surveillait la besogne, tirait du feu des sarments avec une braise au bout pour faire des ronds et des huit lumineux.

— Tante Minou, tante Minou, dis-moi z-un conte, un conte où il y ait des fées.

Tante Minou cède enfin.

— Reste tranquille et laisse le feu. Je te dirai, puisqu'on fait les tourtous, la légende du blé noir.

Et l'enfant se pelotonne auprès de la conteuse, heureux d'écouter l'histoire qu'il aimait à se faire répéter si souvent. Un dernier sarment lui reste à la main, et il fait avec un sourire se refléter l'extrémité de feu de la tige dans le chenet luisant.

— Au temps où vivaient les fées, commença Minou, il y avait des fées bonnes et des fées méchantes ; et l'une de celles-ci ayant voulu se montrer aux hommes, leur apparut sous la forme d'une belle dame blanche qui resplendissait. Ses vêtements avaient la pureté de la neige, et ses yeux l'éclat de l'eau sous le soleil ; et lorsqu'elle parlait on eût dit des chansons d'oiseaux.

Alors, les hommes, saisis d'admiration, voulurent la retenir par sa robe, et la dame en fut si vivement fâchée, qu'elle résolut de se venger.

Evanouie au ciel en une gerbe d'étoiles, et sur la terre en un fin brouillard, elle continuait pourtant de s'entretenir avec les hommes. Et pris aussitôt de tristesses, ils se mirent à désirer des choses vagues, à regretter l'âge d'or où l'on était bon les uns pour les autres, où tous étaient des rois et les femmes des reines. Et la voix seule de la fée, captivante comme celle qu'on entend la nuit sous l'arche d'un grand pont, suffisait à les séduire.

Elle disait : « Vous avez touché ma robe, mais vous ne pouviez me faire prisonnière, parce que de ce jour je n'aurais plus été la fée. C'est notre destinée d'errer dans l'indépendance, et dans une cage notre puissance se meurt comme le rossignol ou l'hirondelle.

Mais si je me refuse à vous, je veux bien mettre à votre portée quelques-uns de mes faveurs. Prenez la route que voici : vous rencontrerez beaucoup d'obstacles et de déboires, mais vous atteindrez à la fin une montagne toute en or. Sur cette montagne est un palais constellé de pierres précieuses dont les reflets luisent dans mes yeux. Il garde une princesse belle comme le jour, mais que nul encore n'a contemplée, parce que les brouillards où vous m'avez vu disparaître la cachent à tous les regards. Le voyageur assez osé pour mener à bien l'aventure, deviendra le seigneur de la montagne et épousera la princesse. »

Les dangers étaient formidables. Il y avait à combattre des dragons, des guerriers armés jusqu'aux dents. Néanmoins, les audacieux se succédaient toujours. L'un d'eux a-t-il atteint le but ? On ne sait.

Mais comme la reine des fées avait condamné la fée mauvaise à nous payer rançon en punition de son imprudence, elle laissa sur terre une fleur, la fleur du blé noir, menteuse comme elle. Blanche comme un présage de printemps, elle s'ouvre au moment où l'hiver s'approche.

— Cependant, tante, répondit Jean, le blé noir fait de bons *tourtaus*.

— Mais sa récolte n'est jamais sûre. Puis, si la tige est rouge sous sa couronne de mariée, c'est qu'elle se gorge du beau sang pris à nous sur la route de la montagne.

La fée n'apparaît plus aux hommes, mais les nappes trompeuses de sarrazin se déroulent encore, symbole de la funeste alliance qu'elle a voulu contracter avec nous.

— Mais, dis, tante, est-ce qu'on peut y aller encore ?

— Où cela ?

— A la montagne d'or qu'habite la princesse. J'irai quand je serai grand.

Et les yeux tout éblouis de gemmes précieuses, Jean s'en allait trouver Mathieu, lui redisait les merveilles qu'il venait d'entendre ; il faisait étinceler les diamants, resplendir l'or et pleuvoir les pièces blanches. Et peu à peu, sa petite voix devenait plus émue, l'altération de ses traits exaltés se marquait plus profonde.

VEILHAC-MONJAUZE.

Proverbe

*En genie, Chal aver boun granier,
Boun fenier, Boun lenier.*

(En janvier, il est bon d'avoir gon grenier,
bon fenil, bon bûcher.)

La Dama Blanca de Trainhac

Prep de Trainhac, al founs de la valeia, sus un rouchier qu'entoura la ribieira, se dreissava, passat temps, lou chastel del Couderc.

Lou chastelan, Joan de Lis, era jeune e bloun, e, maugrat soun cors menut, sabia esgualmen maniar l'espaza e la rima. Sa voutz doussa aimava a se mesclar a las dels rius per cantar, en s'acoumpanhan sus la citola, la beutat de la Terra Lemouzina.

Sa ma era ta pietousa couma dous soun parlatge : quan de paubres poudian parlar de sa generousetat, e lou raibe del vielh chapelan, que l'avia elevat et a qu, en mourir, sa maire l'avia recoumandat, era de li troubar una coumpanha doussa e bouna coum'elh.

La Dame Blanche de Treignac

Près de Treignac, au fond de la vallée, sur un rocher qu'entoure la rivière, s'élevait autrefois le château de Couderc.

Le châtelain, Jehan de Lys, était jeune et blond, et, malgré son corps délicat, savait également manier et l'épée et la rime. Il aimait à mêler sa voix douce à celle des ruisseaux pour chanter, en s'accompagnant sur la « citole », la beauté de la Terre Limousine.

Sa main était aussi bienfaisante que doux son langage : nombre de pauvres pouvaient parler de sa générosité : et le rêve du vieux chapelain, qui l'avait élevé et à qui, en mourant, sa mère l'avait confié, était de lui trouver une compagne douce et bonne comme lui.

Mas cap de femna n'avia saugut prener pouders sus l'esperit e lou cor del jouinome e deguna se poudia van-tar d'esser estada favourisada d'un sourire, mesma d'un regart.

Joan vivia lounh del mounde e del brut, ocupat soula-men de sa brava encountrada lemouzina e de las noblas pensadas que li inspirava.

Per una brava serenada de prima, lou troubadour pre-guet sa citola et anet errar dintz lous boscs, couma avia acostumat de far.

La luna esclairava a pena lou sendarel ; dels pratz flou-ritz mountava, forta e treblanta, l'oudour de la terra en trabalh ; las genestas e las englantinas embaumavon la fourest, e, pel premier cop, Joan se sentia trist e soul.

Quaucars li mancava, mas sabia pas que : e s'en anava tout pensiu, oublidan citola e chan.

Sa permenada lou menet prep d'un estanh. L'astre d'argen fazia luzir l'aiga ou se refletava una vielha tourn abandonada, darriera resta de quauque chastel dempueis lounctemps arouit.

Couma Joan s'atardava ad agachar lous liris blancs que floutavon sus l'aiga, un planh, que semblava venir de la tourn, frapet soun avelha :

« Viatjour incounegut que t'atardas sus lou bort de l'estanh, escouta me !... »

Lou chantaire tressautet, espaventat, en vouler s'enfugir. Mas la voutz prejava ta doussamen que disset, en se sinhan :

« Qu me parla : esperit ou be cors ? »

Et la voutz repreguet pus preissanta :

« Lauvat sia Dieu, d'abort que m'as auvida, estrangier ! Qual que sias, s'as lou cor noble, adjuda me !

Mais aucune femme n'avait su prendre pouvoir sur l'esprit et le cœur du jeune homme, et pas une ne pouvait se vanter d'avoir été favorisée d'un sourire, même d'un regard.

Jehan vivait loin du monde et du bruit, occupé seulement de son beau pays limousin et des nobles pensées qu'il lui inspirait.

Par une belle soirée de printemps, le troubadour prit sa citole et s'en alla errer dans les bois, comme il avait accoutumé de faire.

La lune éclairait à peine le sentier ; des prés fleuris montait, forte et troublante, l'odeur de la terre en travail ; les genêts et les églantines embaumaient la forêt, et, pour la première fois, Jehan se sentait triste et seul.

Quelque chose lui manquait, mais il ne savait quoi : et il s'en allait tout pensif, oubliant citole et chant.

Sa promenade l'amena près d'un étang. L'astre d'argent faisait miroiter l'eau où se reflétait une vieille tour abandonnée, dernier reste de quelque château depuis longtemps ruiné.

Comme Jehan s'attardait à regarder les nénuphars flottant sur l'eau, une plainte, qui semblait venir de la tour, frappa son oreille :

« Voyageur inconnu qui t'attardes sur le bord de l'étang, écoute-moi !... »

Le chanteur tressauta, épouvanté, et voulut s'enfuir. Mais la voix priait avec tant de douceur qu'il dit, en se signant :

« Qui me parle : esprit ou corps ? »

Et la voix reprit, plus pressante :

« Loué soit Dieu, puisque tu m'as entendue, étranger ! Qui que tu sois, si tu as le cœur noble, viens à mon aide !

— Couma t'adjudar, voutz charmabla ? Et, en premier, ouin te troubar ?

— Sui dintz la tourn que se dreissa a ta drecha. »

En auvir aco, Joan se despachet de s'apraumar de la rouina. Ailas ! las ramalhas mais lou aubrespis flouritz e perfumatz se dreissavon, gardians gelous : e lou jounome se desoulava de veire aquesta barriera impoussibla a traversar.

Mas la voutz l'apiedet :

« Amic, t'esmaja pas, regarda pus leu. »

Copsec la tourn s'esclairèt, lous aubres e la muralha s'esvanezigueron, e lou chanteire aperceguet dintz la rouina una blancha dama enraubada d'estofa leugieira e fina que fazia ressourtir la beutat de soun jeune cors : sous pials soubres, enciclatz d'aur, s'espandian sus sas espallas.

« Perque esser preijounieira, ta jeuna e ta brava ? murmuret Joan. Quala ses e qu'as fach ?

— Sui la Jeunessa e la Pouesia !...

« La lounctemps, ben lounctemps, vivia urousa e libra sus lou Parnasse am mas sors, las chastas Musas...

« Un journ, vengueron, bardatz de fer, lous Roumans a las mas rufas. Destrusigueron lous temples e lous boscs sacratz ouint era ounourada e servida, pueis m'entraïneron brutalamen a lour seguida, permei las despoulhas dels vencitz...

« Aprep tan de tristessas et de dols, reprenia vita dintz Rouma prouspera, can dels Barbares, davalatz del Nort, envazigueron l'ourosa Italia. Sus lour chami, samena-von lou fueg, las rouinas e la mort. Coum' una chausa inutila e vana, me descucheron e me barreron dintz aquela vielha tourn. Fuguei ensebelida dintz un prioun oublit. Las ramalhas an creissut, me barran pus estrechamen enquera...

— Comment puis-je te secourir, voix charmeuse ? Et d'abord où te trouver ?

— Je suis dans la tour qui s'élève à ta droite. »

A ces mots, Jehan se hâta de s'approcher de la ruine. Hélas ! les broussailles et les aubépines fleuries et parfumées se dressaient, gardiens jaloux ; et le jeune homme se désolait de voir cette barrière impossible à traverser.

Mais la voix le rassura :

« Ami, ne te trouble pas, regarde plutôt ! »

Aussitôt la tour s'éclaira, les arbres et la muraille disparurent et le chanteur aperçut, au milieu des ruines, une blanche dame vêtue d'une robe légère et fine qui faisait ressortir la beauté de son jeune corps ; ses cheveux sombres, cerclés d'or, s'épandaient sur ses épaules.

« Pourquoi es-tu prisonnière, si jeune et si belle ? murmura Jehan. Qui es-tu et qu'as-tu fait ?

— Je suis la Jeunesse et la Poésie !...

« Il y a longtemps, bien longtemps, je vivais heureuse et libre sur le Parnasse avec mes sœurs, les chastes Muses...

« Un jour, vinrent, bardés de fer, les Romains aux mains rudes. Ils détruisirent les temples et les bois sacrés où j'étais honorée et servie, puis ils m'entraînèrent brutalement à leur suite, parmi les dépouilles des vaincus...

« Après tant de tristesse et de deuils, je reprenais vie dans Rome prospère, quand des Barbares, descendus du Nord, envahirent l'heureuse Italie. Sur leur chemin, ils semaient l'incendie, les ruines et la mort. Comme chose inutile et vaine, ils me traitèrent avec mépris et m'enfermèrent dans cette vieille tour. Je fus ensevelie dans un profond oubli. Les broussailles ont crû, m'enfermant plus étroitement encore...

« Soula e trista, counfi mous planhs a la brisa leugieira, esperan qu'enfi lou valen chibalier lous auvira, que, segoun l'ordre de la Destinada, deu un journ me deliurar.

« Avans tu, d'autres an entendut la voutz e soun vengutz devers ieu. Mas, en aprener las chausas damandadas per destrure l'enchantamen, soun partitz per tournar jamais !

« E suis demourada pus soula e pus trista !...

— Que chal far per te desencoucar, Dame preclara ? Ieu zou farai !... Lous autres soun partitz, mas ieu te quitarai jamais !

— Adounc, chibalier, podes assajar !

« Te chal, amb un cor pur, coumpausar tres chansous : la premieira per lou *Raibe*, qu'enauta l'ama trusqu'a las estialas ; la segounda per la *Realitat*, que l'estrenh ; e la tresenca per la *Mort*, que l'esvelha ad un' outra vita.

« Bouna chansa ! moun poueta incounegut. »

Et en dire aco, la veziou s'esvaneziguet.

Joan demourava tout esblauvit davans la tourn de nouvel soumbra : mas, en se souvenir de sa proumessa de chanter per deliurar sa Dama, ple d'esper e d'erguelh, partiguet coum' un fol...

Ne preguet ni repaus ni patz, tan qu'auguet pas troubat sous pouemas.

Per pintrar lou *Raibe*, chantet lou parfum deliciousamen treblan de las flours printanencas, lou chan fresche dels ribatels, l'esvelh de l'amour dintz lous jeunes cors.

Per la *Realitat*, celebret sous champs, sous boscs, sous estanhs, la beutat severa de sas Monedieiras embrumadas, lous trabalhs e lous coumbatz de la maduretat.

« Seule et triste, je confie mes plaintes à la brise légère, espérant qu'enfin le vaillant chevalier les entendra, qui, selon l'ordre du Destin, doit un jour me délivrer.

« Avant toi, d'autres ont entendu la voix et sont venus vers moi. Mais, en apprenant ce qu'il fallait faire pour détruire l'enchantement, ils sont partis pour ne plus revenir...

« Et je suis restée plus seule et plus triste !...

— Que faut-il faire pour te désenchanter, Dame merveilleuse ? Je le ferai !... Les autres sont partis, mais moi, je ne te quitterai jamais !

— Eh bien, chevalier, tu peux essayer !

« Il faut, avec un cœur pur, composer trois poèmes : le premier pour le *Rêve*, qui élève l'âme jusqu'aux étoiles ; le second pour la *Réalité*, qui l'étreint ; et le troisième pour la *Mort*, qui l'éveille à une autre vie.

« Bonne chance, mon poète inconnu ! »

A ces mots, la vision s'évanouit.

Jehan demeurait stupéfait devant la tour de nouveau sombre : mais, se rappelant sa promesse de chanter pour délivrer sa Dame, plein d'espoir et d'orgueil, il partit comme un fou...

Il n'eut ni repos ni paix avant d'avoir « trouvé » ses poèmes.

Pour peindre le *Rêve*, il chanta le parfum délicieusement troublant des fleurs printanières, le frais gazouillis des ruisseaux, l'éveil mystérieux de l'amour dans les jeunes cœurs.

Pour la *Réalité*, il célébra ses champs, ses bois, ses étangs, la beauté sévère de ses Monédières embrumées, les travaux et les combats de l'âge mûr.

Enfi chaziguet la pus fina flour de sas pensadas e de sàs meditacios per parlar de l'engouissa mourtala del cors e de la gei de l'ama que, per la *Mort*, s'enauta devers un eisistensa pus nobla e pus brava.

Tout fernissen, Joan repreguet lou chami de la tourn, en raiban de soun aimada.

La luna brilhava, e lou cor del poueta chantava, niure del prim amour.

En arriban sus lou bort de l'estanh, Joan preguet sa citola e preludet...

D'una voutz un cop doussa couma l'essiaure que glissa sus l'erba tremoulanta, un cop vigourousa e ritmada couma lou chan del lauradour ou lou pas de l'ome d'armas, un cop brezada dintz un sanglout, diguet l'*alba*, lou *mietjourn*, lou *declin*..., tout lou gran pouema de la vita umana.

Couma achabava, la tourn s'esclairèt, lous bouissous e las muralhas s'escarteron e la blancha Dama s'avansèt :

« Qual es toun noum, per que puesche m'en souvenir, chantadour que m'as deliurada ?

— O Dama ! sui mas lou paubre chanteire Joan de Lis... mas serai mais que rei se vouletz devenir la chastelana del Couderc !

— Ailas ! sui la Jeunessa e la Pouesia : moun chastel n'es pas sus terra. Mas te proumete, Joan, de jamais t'oublidar. Toun fier engenh a roumput lou barbare enchantamen que me retenia preijounieira. Libra abaura, — tala la laubeta que mounta, jouiousa, dintz un rai de soulelh, — de las lauras dels pouetas, que naïsseran nombreux dintz toun paes, vau m'eslansar dintz lou cial linde e leu te coundurai amb ieu dintz moun reiaume eternal !

— Perque partir, amija ? disset lou joven, en la prener dintz sous bratz.

Enfin il choisit la plus fine fleur de ses pensées et de ses méditations pour parler de l'angoisse mortelle du corps et de la joie de l'âme qui, par la *Mort*, s'élève à une existence plus noble et plus belle.

Tout frémissant, Jehan reprit alors le chemin de la tour, en rêvant à sa bien-aimée.

La lune brillait, et, dans le cœur du poète, chantait l'ivresse du premier amour.

Arrivé au bord de l'étang, Jehan prit sa citole et préluda...

D'une voix tantôt douce comme la brise qui glisse sur l'herbe frissonnante, tantôt vigoureuse et rythmée comme le chant du laboureur ou le pas de l'homme d'armes, tantôt brisée dans un sanglot, il dit l'*aube*, le *midi*, le *déclin*... tout le grand poème de la vie humaine.

Comme il achevait, la tour s'éclaira, les buissons et les murailles s'écartèrent, et la blanche Dame s'avança :

« Quel est ton nom, pour que je puisse m'en souvenir, poète qui m'as délivrée ?

— O Dame ! Je ne suis pas le pauvre chanteur Jehan de Lys... mais je serais plus que roi, si vous voulez devenir la châtelaine de Couderc !

— Hélas ! je suis la Jeunesse et la Poésie : mon château n'est pas sur terre. Mais je te promets, Jehan, de ne jamais t'oublier. Ton fier génie a rompu le barbare enchantement qui me retenait prisonnière. Libre désormais, — telle l'alouette qui monte, joyeuse, dans un rayon de soleil, — des lèvres des poètes, qui naîtront nombreux en ton pays, je vais m'élancer dans le ciel pur et, bientôt, je t'emmènerai avec moi dans mon royaume éternel !

— Pourquoi partir, amie ? dit le jeune homme, en la prenant dans ses bras.

« T'esperava ! Ses l'aimada aperceguda dintz mous rai-bes... Perque nous esser troubatz se devem copsec nous desseparar ?... »

« Pueis t'aimarai tan que jamais regretaras d'esser demourada amb ieu ! Escouta me, mia ! Que devenir sens tu, sens veire tous uelhs soubres e ta boucha menuda ?... »

En dire aco, Joan apraumet soun visatge de sa Dama ; e, couma sa boucha rescountrava la soa, Ela s'esvane-ziguet dintz una blancha vapour que dissipet l'aubalutz.

Joan demouret mut... Enfi, desoulat d'aver perdit sa mia e tout esmougut del bais ressaugut, repreguet, trist-art, lou chami de l'oustal.

En tournan, rescountret una femna vielha que pourtava del bosc e que se boutet a rire en lou veire. Mas Joan faguet pas atenciou e countunhet sa routa.

A l'orle del bosc, se troubet davans una jeuna filha vestida de negre e que semblava l'esperar.

« Oun vas ta vist, brave senhour ? damandet l'efan.

— Devers la mort ! Laisse me passar !

— Noun, mounsenhour ? » repreguet la drolla, en rizen.

Et Joan, foursat de s'arrestar, l'agachet.

Era bruna e brava couma l'autra, mas d'una beutat pus estranhieira. Sous uelhs soubres luzissian e, per moumen, semblavon gitar de las arlucidas. Sas dentz eron blanchas couma las de l'aimada, mas beleu pus menudas, e pounchudas couma per mordre. Mas sa persouna semblava proumetre tan de bounur que Joan, en veire aquesta estiala se levar sus soun malur, la preguet per un doun de sa Dama.

Boutet sa ma dintz la de la jeuna filha per la condure al chapelan. Lou paubre vielh fuguet pla estounat mais un pauc enaujat de veire aquesta senhouressa encoune-

« Je t'attendais ! Tu es l'aimée entrevue dans mes rêves... Pourquoi nous être trouvés, si nous devons si tôt nous séparer ?... »

« Et puis, je t'aimerai tant que jamais tu ne regretteras d'être restée avec moi. Ecoute-moi, amie ! Que devenir sans toi, sans voir tes yeux sombres et ta bouche menue. »

En disant ces mots, Jehan approcha son visage de sa Dame ; et, comme sa bouche rencontrait la sienne, elle s'évanouit en une blanche vapeur que dissipa l'aube naissante.

Jehan demeura muet... Enfin, désolé d'avoir perdu sa mie et tout ému du baiser reçu, il reprit tristement le chemin de sa demeure.

En s'en retournant, il rencontra une vieille femme qui portait du bois et qui se mit à rire en le voyant. Mais Jehan n'y fit pas attention et continua sa route.

Sur la lisière de la forêt, il se trouva en face d'une jeune fille vêtue de noir et qui semblait l'attendre :

« Où vas-tu si vite, beau seigneur ? demanda l'enfant.

— Vers la mort ! Laisse-moi passer !

— Non, monseigneur ! » reprit la jeune fille, en riant.

Et Jehan, contraint de s'arrêter, la regarda.

Elle était brune et belle comme l'autre, mais d'une beauté plus étrange. Ses yeux sombres brillaient et, par moments, semblaient lancer des éclairs. Ses dents étaient blanches comme celles de l'aimée, mais peut-être plus petites, et pointues comme pour mordre. Mais l'ensemble de sa personne semblait promettre tant de bonheur que Jehan, voyant cette étoile se lever sur son malheur, la prit pour un don de sa Dame.

Il mit sa main dans celle de la jeune fille et la conduisit au chapelain. Le pauvre vieux fut bien étonné et même un peu ennuyé de voir cette dame inconnue, qui se disait

guda, que se dizia ourfelina. Mas soun drolle semblava ta urous que, per li far plazer, lous maridet copsec.

E lou chastel del Couderc devenguet l'atrevadour de tout la soucietat jeuna e jouiousa del paes.

La chastelana aimava las festas, e s'en dounet tant que pouguet.

Joan las fugissia : aimava miels la soulituda, am lou souvenir de soun raibe esvanezit. Vivia en pensada am sa Dama Blanca et inhourava la counducha tan leugieira de sa femna.

Un ser que sas raibarias l'avian counduch a l'estanch, al retourn, rescouretret la vielha, aperceguda iavia quaucas annadas.

En lou veire, ela se boutet a rire et a se trufar del « coumplazen » senhour del Couderc.

Joan s'avanset per l'interroujar, mas la femna s'enfuguet devers lou chastel, qu'apareissia tout elluminat et animat per una festa.

Lou chibalier seguet la vielha. Anava l'atrapar, a l'entrada de la cour d'ounour, can soun regart rescouretret lou de sa femna.

La brava chastelana era sitada sus la riba del poutz, dintz un counh de la cour, e flouretava amoureuxamen am lou senhour vezi, Richart de Boisse.

Adounc Joan coumpreguet lou rire e la paraula de la vielha. Tiret soun espaza e se gitet sus Richart, en credan :

« Mueres, traite ! »

Lou galan anava sucoumbar, can la dama del Couderc, adjudada per la vielha femna, saziguet lou malurous Joan e lou precipitet dintz lou poutz.

Copsec la terra tremoulet ; lou chastel s'escrollet sus sous ostes, amb un fracas terrible, et, al cial, una estiala se destachet e venguet se pausar sus las rouinas. En tou

orpheline. Mais son garçon paraissait si heureux que, pour lui faire plaisir, il les maria sur-le-champ.

Et le château de Couderc devint le rendez-vous de toute la société jeune et joyeuse du pays.

La châtelaine aimait les fêtes et s'en donna tant qu'elle put.

Jehan les fuyait : il aimait mieux la solitude, avec le souvenir de son rêve évanoui. Il vivait en pensée avec sa Dame Blanche et ignorait la conduite si légère de sa femme.

Un soir que ses rêveries l'avaient conduit à l'étang, il rencontra, au retour, la vieille, entrevue quelques années auparavant.

En le voyant, elle se mit à rire et à se moquer du « comblaisant » seigneur de Couderc.

Jehan s'avança pour l'interroger, mais la femme s'enfuit vers le château, qui apparaissait tout illuminé et animé par une fête.

Le chevalier suivit la vieille. Il allait la rejoindre, à l'entrée de la cour d'honneur, quand son regard rencontra celui de sa femme.

La belle châtelaine était assise sur la margelle du puits, dans un coin de la cour, et fleurettait amoureusement avec le seigneur voisin, Richard de Boyse.

Jehan comprit alors le rire et le mot de la vieille. Il tira son épée et se jeta sur Richard, en criant :

« Meurs, traître ! »

Le galant allait succomber, quand la dame de Couderc, aidée de la vieille femme, saisit le malheureux Jehan et le précipita dans le puits.

Aussitôt la terre trembla ; le château s'écroula sur ses hôtes, avec un fracas terrible, et, au ciel, une étoile se détacha et vint se poser sur les ruines. En touchant le

car lou sol, se cambiet en una blancha forma ailada que,
prenen dintz sous bratz lou senhour de Coudert, lou bai-
set en murmuran :

« Me souvene ! »

L'aubalutz esclairet la Dama Blanca et Joan de Lis,
enlassats, que s'envoulavon devers lou cial...

Lou chastel destruch demouret en rouinas dintz sa
soulituda.

Ia quaucas annadas, lous Félibres, en cour d'amour, ven-
gueron esvelhar l'ama dels amoureux legendaris... e, de
las tres chansous de Joan de Lis, senhour del Couderc,
pus re ne sobra mas lous vers inspiratz a nostres mou-
dernes troubaire per soun istoria d'amour.

BIBLIOGRAPHIE

(Principaux ouvrages)

- Contes Limousins de Corrèze*, Jean NESMY, Barre et Dayer Editeurs, Paris, 1907.
Contes de chez nous, Magda PAULIN, Imprimerie Moderne, Aurillac, 1909.
Légendes Limousines, Jeanne de SAZILLY, Société Paris-Publicité, Paris, 1929.
Légendes Corrèziennes, André LÉO, Librairie Hachette et Cie, Paris, 1870.
Legendas Lemouzinas Légendes Limousines, Margareta PRIOLO, Imprimerie Roche, Brive, 1915.
Mon Limousin, G.-Michel COISSAC, A. Lahure, Imprimeur-Editeur, Paris, 1913.
Revue Le Tour du Monde intitulé : En Limousin, Gaston VUILLIER, 1893.
Veillées Limousines, Armana LEMOUZI, Editions de Lemouzi, Paris, 1911.
Bulletin archéologique du comité des travaux historiques et scientifiques, Imprimerie Nationale, Paris, 1897.
Légendes Tulloises, Jean DUTRECH, Editions de Lemouzi, Paris, 1896.
Almanach des Veillées Limousines, Armana LEMOUZI, Editions de Lemouzi, Paris, 1913.
Légendes Limousines, Victor FOROT, Lemouzi, 1961.
Nouvelles Limousines, P. VEILHAC et H. MONTJAUZE, A. Lemerre, Paris, 1891.
Le Limousin Fantastique, J. PLANTADIS, Lemouzi, Paris, 1914.
Le Bas-Limousin, A. BOURGUOIN, V. FOROT, A. PIFFAULT, Eyboullet Frères, éditeurs, Ussel, 1912.
Le Bas-Limousin (seigneurial et religieux), J.B. CHAMPEVAL, V^e H. Ducourtieux, éditeurs, Limoges, 1896.
Le Culte des Fontaines en Bas-Limousin, J.B. CHAMPEVAL, Tulle, 1888.
Fontaines à chiffons et saints à rubans, René FAGE, Tulle, 1920.
Contes populaires du Limousin, J. PLANTADIS, Rev. Trad. Pop. T XII, 1897, T XXII, 1902.

Je profite de cette bibliographie pour saluer la revue LEMOUZI, ses animateurs et auteurs, avec à leur tête Robert Joudoux. Cette revue, véritable monument du patrimoine régional se doit d'être dans toutes les mains des amoureux du Limousin.

LEMOUZI, 13, place Municipale - 19000 Tulle



Le joueur de musette.